

Au commencement

Mon père est un artiste peintre américain qui a traversé le vingtième siècle, de son Colorado natal jusqu'à Paris, où il a passé les dix-sept dernières années de sa vie. À sa mort, il a laissé une production que personne n'avait vue et une histoire ignorée de tous. Ce que j'ai le mieux connu de lui, c'est son silence – un silence qui a fini par faire de moi une archéologue de sa pensée et de son œuvre.

Depuis vingt ans, aux côtés de ma mère Sylvia, je creuse, rassemble et fais coïncider des moments de sa vie avec ses œuvres. Pour cela, il a parfois fallu que je me batte avec ce qui résiste, avec une histoire ravalée sans que je sache pourquoi. En creusant, c'est lui que je cherche. Je cherche la voix de mon père. J'avais besoin qu'il me raconte, et au bout du chemin, je me rends compte que ce sont les œuvres elles-mêmes qui ont parlé. Elles

ont livré leurs secrets et leur force. Mais pourquoi s'est-il effacé, lui qui avait tant de raisons d'être fier ? Que s'est-il passé pour qu'il se tienne à une telle distance de la lumière et de la reconnaissance ? Qui a exigé cela de lui ? Avait-il son mot à dire, ou se jouait-il, sur une autre scène, une tragédie silencieuse ? Était-il, comme il le disait parfois, véritablement « pas de son temps » ? Quand et pourquoi s'était-il mis à penser cela ? Et que serait un artiste « de son temps » ?

Alors que j'entreprends ce travail d'écriture, une lettre découverte il y a peu me paraît éclairante, mais n'est-ce pas une fausse piste ? « Depuis 1945, ma peinture est totalement non objective [...] mais je n'ai pas la force d'y investir tout ce qui est nécessaire [...] en partie à cause de mon inquiétude apparemment incurable quant aux problèmes de ce monde... un héritage des années trente que j'ai bon espoir de surmonter un jour¹. » Était-ce donc cela ? Aurait-il été trop préoccupé par le monde pour investir dans son art ce qu'il fallait afin d'être vu et reconnu ?

C'est à toutes ces questions que je voudrais tenter de répondre en reprenant le fil de l'histoire, la mienne avec l'œuvre, la nôtre et la sienne, surtout.

Arriverai-je à le faire parler ? Si je m'y prends bien, il me répondra peut-être. Je suis armée maintenant, et l'esquive ne me semble plus possible. En tout cas, je vais essayer. Je partirai, pour ce faire, du matériau découvert et de ce que me murmurent, depuis des années, les œuvres. Bien sûr, cela n'ira pas sans heurt. On ne rompt pas si facilement avec le silence d'un père. On ne s'affranchit pas si facilement d'un pacte dont on ne savait rien, d'autant que, en le dévoilant, on s'attaque à un mythe – américain, qui plus est. Et le mythe est féroce, et ça, il va bien falloir le dire.

•

En mars 1988, mon père avait quatre-vingt-cinq ans. Il venait de faire un AVC et était hospitalisé à Cochin. Je lui rendais visite quotidiennement, mettant mes études entre parenthèses. Il me semblait qu'il fallait que je sois là, pour éviter que l'on s'acharne. Mais, à l'hôpital, je tournais en rond. Il n'était plus que l'ombre de lui-même, avait perdu toute pudeur, et, même s'il parlait de lieux et de gens que je connaissais, plus rien n'avait de sens. Un jour, alors que j'étais assise à ses côtés, il me raconta qu'il se trouvait dans un restaurant italien de la piazza Navona, à Rome, que le service y était nul

et qu'il n'y avait ni soupe, ni café, ni vin. Un autre jour, alors que je venais d'entamer une conversation avec son voisin de chambre, un peintre en bâtiment marocain, il se tourna vers moi et me demanda de quoi je parlais. « Je disais à ce monsieur que tu étais artiste peintre. Te souviens-tu de tes œuvres ? » Il me répondit qu'il pensait ne jamais les avoir vues. C'est alors que j'eus l'idée de lui en apporter une, pour voir s'il s'en souviendrait. Ce jour-là, après quelques minutes de silence, il me regarda et dit, d'un ton ferme et assuré, lui qui parlait si peu : « *That's a damn good artist!* » (Ça, c'est un sacré bon artiste !). Deux mois plus tard, le 8 mai 1988, il était mort.

Tu sais, pour moi, le début de l'aventure se loge là. Dans cette phrase que tu as prononcée. Depuis, je la garde comme un talisman. J'y reviens quand je doute. À dire vrai, elle est la chose précieuse que tu m'aies léguée, car ton œuvre, elle, ne m'appartient pas. Avec cette phrase, c'est comme si tu m'avais transmis ta foi. De cela, je te suis reconnaissante, même si c'est sans doute ce moment qui a décidé d'un destin que je n'avais pas choisi et auquel personne ne m'avait préparée. Pas même toi.

Notre relation aura duré vingt et un ans – ce qui, compte tenu des circonstances, ne me paraît pas si

mal. Mon père avait soixante-quatre ans lorsque je suis née, et, malgré moi, j'avais fait de son âge un allié. Ses rides m'étaient familières. J'en connaissais tous les sillons. Sa vieillesse avait été le terrain de jeu de mon enfance. Peau douce et ridée qu'il enduisait d'un après-rasage épicé. Et puis, il y avait cette voix. Pareille à celle de John Ford, entendue dans un documentaire sur l'homme qui inventa l'Amérique. Petite, pour sans doute tenter de m'arrimer à lui, je lui demandais si, dans sa jeunesse, il avait connu Lucky Luke ou Johnny Hallyday. La consonance de leurs noms devait me faire penser qu'ils venaient du même monde que lui. En réalité, ce n'était pas avec eux que mon père avait joué aux billes au début du siècle, à Cody, dans le Wyoming, mais avec Buffalo Bill. Pourtant ce nom ne me disait rien. Il était lointain et un peu décevant.

J'avais redouté sa mort toute mon enfance. Sans doute étais-je née pour l'attendre. Combien de fois avais-je cru la voir venir ? Au coin d'une rue, un homme à terre, c'était forcément lui. Et puis non. Une autre fois, une ambulance dans notre rue, au pied de notre immeuble. C'était bien lui cette fois, mais pas la mort. En classe, je n'écoutais rien. J'attendais le moment où l'on viendrait me chercher, où je deviendrais l'héroïne de la mort de

mon père. Tous les scénarios avaient été imaginés, surtout les plus sanglants et les plus glorieux. Toute une vie à imaginer le pire et à s'y préparer.

D'ailleurs, il me fallut faire une rencontre prodigieuse avec une « vie nue », celle d'un beau-fils polyhandicapé, qui, lui, n'anticipe que le meilleur, pour me départir de ce travers envahissant. Ce garçon était une proie facile pour mon inquiétude : plus l'attachement grandissait entre nous, plus je m'inquiétais de sa disparition, quand lui qui, même dans les moments difficiles, regardait toujours l'horizon, y inscrivant sa passion des voyages et des drapeaux, faisait taire ce qui se tramait en moi.

C'est fou, ce lien que je tisse entre lui et toi. Ferdinand, je l'ai reconnu. Comme si j'avais déjà vécu ce qu'il me faisait vivre. La singularité, sans doute, avec les regards et la curiosité qu'elle ne manque pas de susciter autour de nous. Il est vrai que, lorsque j'étais enfant, on nous regardait, toi et moi. À l'école, on me demandait si tu étais mon père ou mon grand-père. Parfois, malicieuse, je disais : « Les deux. »

Mais surtout, ce qui vous lie, c'est le silence. Ferdinand ne parle pas. Il est sourd et muet. Très vite après

l'avoir rencontré, j'avais demandé à son père si je pouvais l'emmener voir une exposition. J'avais noté sa passion pour les réfrigérateurs, et il se trouvait qu'au Grand Palais se donnait une exposition de réfrigérateurs décorés par des artistes contestataires cubains. Je ne sais pas ce qui m'a pris de proposer cela. Toujours est-il que ce premier moment seule à seul – je le sais, et son père me le rappelle souvent – a noué notre relation. Nous étions partis bras dessus, bras dessous, et, de cette journée, je garde surtout le souvenir du silence. Un silence consistant, et familier.

Sourd et muet, tu l'es aussi. Pour preuve, cette phrase de toi dans une lettre de 1929 adressée à ta compagne d'alors : « À dire vrai, j'ai rarement envie de parler, même à ceux dont je suis proche. Mon destin était sans doute d'être sourd et muet, et le talent manuel qui m'a été accordé l'a sans doute été en compensation de cela². »

Les jours qui suivirent la mort de mon père furent étranges. Il avait dit vouloir être incinéré, mais rien de plus. Ma mère et moi étions livrées à nous-mêmes. Que faire de ses cendres ? Les rendre au pays qui l'avait vu naître mais qu'il avait quitté de son plein gré, ou bien les laisser dans ce pays où il avait passé les dix-sept dernières années de sa vie